

LE SAINT MORAL

LE SAINT MORAL

Susan Wolf

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thibaud Zuppinger

Première parution : *The Journal Of Philosophy*, vol. LXXXIX, n°8, août 1982.

Des saints moraux, je ne suis pas sûr qu'il en existe. Mais si tel est le cas, je suis heureuse que ni moi, ni ceux dont je me soucie le plus, n'en soyons. Par saint moral, j'entends une personne dont l'action est aussi moralement bonne que possible, c'est-à-dire une personne qui possède le maximum de valeur morale possible. Bien que dans un instant je m'en aille dresser le portrait varié des types de personnes que l'on pourrait convoquer pour satisfaire à cette description, il me semble qu'aucun de ces types puisse fournir, sans équivoque, un modèle personnel irrésistible. En d'autres termes, je crois que la perfection morale, dans le sens de sainteté morale, ne constitue pas un modèle de bien-être personnel vers lequel il serait particulièrement rationnel ni même bon ou souhaitable de tendre pour un être humain.

En dehors du contexte propre au débat moral, le propos passera pour une évidence aux yeux de bon nombre de gens. Mais, au sein de ce contexte, si on m'accorde la justesse dudit propos, ce sera avec une certaine gêne. Car, au sein du contexte moral, il est généralement admis que l'on doit être aussi moral que possible et les limites que nous fixons à l'exigence morale sont des caractéristiques de la nature humaine dont nous n'avons pas à être particulièrement fiers. Si, comme je le pense, les idéaux qui sont déduits du sens commun et des théories morales populaires en philosophie ne supportent pas ces hypothèses, alors il faudra changer quelque chose. Soit nous devons changer nos théories morales de manière à les faire concorder avec des idéaux plus acceptables, soit, comme je le démontrerai, nous devons changer notre conception de ce que nous entendons par l'affirmation d'une théorie morale.

Dans cet article, j'aimerais examiner la notion de saint moral afin, d'une part, de comprendre à quoi pourrait ressembler un saint moral et pourquoi un tel être serait bien peu attrayant et, d'autre part, j'aimerais interroger la signification de cette figure paradoxale pour la philosophie morale. J'examinerai d'abord le ou les modèles de sainteté morale qui pourraient être extrapolés à partir de la morale ou des morales du sens commun. Ensuite je considérerai quelles relations ces modèles entretiennent avec les conclusions qui peuvent être tirées de l'utilitarisme et des théories morales kantienne. Enfin, j'avancerai quelques spéculations sur les conséquences de ces considérations pour la philosophie morale.

LES SAINTS MORAUX ET LE SENS COMMUN

Considérons d'abord ce qui, avant toute construction théorique, importe pour nous - membres contemporains de la culture occidentale - pour définir un saint moral. Une condition nécessaire de la sainteté morale est que sa vie soit dominée par l'exigence d'améliorer le bien-être d'autrui ou de la société dans son ensemble. En ce qui concerne le rôle que cet engagement doit jouer dans le système de motivation de l'individu, il existe deux manières bien différentes de s'y prendre et dont on peut penser qu'elles sont aptes à qualifier une personne pour la sainteté morale.

Tout d'abord, un saint moral pourrait être quelqu'un dont le souci des autres joue le rôle qui est joué dans la plupart de nos vies par des préoccupations plus égoïstes, ou, en tout cas, de moindres valeurs morales. Pour le saint moral, la promotion du bien-être d'autrui pourrait jouer le rôle qui est joué chez la plupart d'entre nous par la jouissance du confort matériel, la possibilité de s'engager dans les activités intellectuelles et physiques de notre choix et l'amour, le respect et la

présence des gens que nous aimons, respectons et dont nous recherchons la compagnie. Le bonheur du saint moral, alors, reposerait véritablement dans le bonheur des autres et, ainsi, il se consacrerait aux autres avec plaisir, de tout son cœur.

D'un autre côté, un saint moral pourrait être quelqu'un pour qui les ingrédients de base du bonheur ne diffèrent guère de ceux de la plupart d'entre nous. Ce qui fait de lui un saint moral serait plutôt le fait qu'il n'accorde que peu, voire pas d'attention à son propre bonheur au regard de l'importance absolument première qu'il accorde aux préoccupations plus larges de la morale. En d'autres termes, cette personne sacrifie ses propres intérêts aux intérêts des autres et ressent le sacrifice en tant que tel.

En gros, ces deux modèles peuvent être distingués selon que l'on pense le saint moral comme un saint agissant par amour ou que l'on pense le saint moral comme un saint agissant par devoir (ou par toute autre évaluation intellectuelle et reconnaissance de principes moraux). Nous pouvons nous référer au premier modèle comme le modèle du Saint Aimant et au second, comme étant le modèle du Saint Rationnel.

Les deux modèles diffèrent considérablement en ce qui concerne la nature des motivations des individus qui s'y conforment. Mais cette différence aurait un effet limité sur les personnalités publiques respectives des saints. La motivation commune que partagent ces individus – c'est-à-dire être moralement aussi bon que possible - jouerait le rôle dominant dans la détermination de leurs caractères. Bien sûr, tout comme une variété de projets à grande échelle peuvent également être pleinement valorisés moralement, des soins dispensés aux malades en passant par des campagnes politiques, de même un bon nombre de personnalités sont compatibles avec l'idéal de la sainteté morale. Un saint moral peut être plus ou moins jovial, plus ou moins volubile, plus ou moins sportif qu'un autre. Mais un saint moral doit par dessus tout avoir et cultiver les qualités qui sont de nature à lui permettre de traiter les autres de façon aussi juste et bonne que possible. Il lui faudra posséder à un degré hors du commun les vertus morales ordinaires. Il sera patient, attentionné, d'humeur égale, accueillant, charitable en pensée et en action. Il sera très réticent à l'idée de porter des jugements négatifs sur les autres. Il fera attention à ne pas favoriser certaines personnes au détriment d'autres sur la base des propriétés qu'ils ne pourraient pas s'empêcher d'avoir.

Peut-être que ce que je viens de dire est assez pour que certains commencent à considérer l'absence de saints moraux dans leur vie comme une bénédiction. Car il arrive un moment dans l'énumération des vertus que le saint moral est censé avoir où l'on pourrait naturellement commencer à se demander si le saint moral n'est pas, après tout, trop bon - si ce n'est trop bon pour son propre bien, du moins trop bon pour son propre bien-être. Parce que les vertus morales, étant donné qu'elles sont, par hypothèse, toutes présentes dans le même individu et à un degré extrême, sont de nature à évincer les vertus non-morales, ainsi que bon nombre des caractéristiques personnelles et des intérêts dont nous pensons en général qu'ils procèdent d'une personnalité saine, épanouie et aux talents richement développés.

En d'autres termes, si le saint moral consacre tout son temps à nourrir les affamés ou à apporter des soins aux malades ou à lever des fonds pour Oxfam, alors forcément il ne consacre pas ce temps à la lecture de romans victoriens, à jouer du hautbois ou à améliorer son revers. Bien qu'aucun de ces intérêts ou goûts pour la catégorie contenant ces dernières activités ne puisse être avancé comme un élément nécessaire à une vie bien vécue, en revanche une vie dans laquelle aucun de ces aspects possibles de la personnalité ne serait développé pourrait paraître comme étrangement stérile.

Les raisons pour lesquelles un saint moral ne peut pas, en général, encourager la découverte et le développement des compétences et des intérêts significatifs non moraux ne sont pas d'ordre logique, mais d'ordre pratique. Il existe, en outre, une classe de caractéristiques non-morales qu'on ne verra pas un saint moral entretenir quant à lui et ce pour des raisons qui ne sont pas seulement d'ordre pratique. Il existe une tension palpable entre le fait d'avoir une de ces qualités la tête haute et être un saint moral. Ces qualités pourraient être décrites comme allant à l'encontre de la fibre morale. Par exemple, une tournure d'esprit cynique ou sarcastique, ou un sens de l'humour appréciant ce genre d'esprit chez les autres, exige que l'on prenne une attitude de résignation et de pessimisme envers les imperfections et les vices qui se trouvent dans le monde. Un saint moral, par ailleurs, a raison de prendre une attitude opposée à celle-ci - il devrait essayer de chercher le meilleur dans les gens, leur donner le bénéfice du doute aussi longtemps que possible, essayer d'améliorer une situation regrettable tant qu'il demeure un mince espoir de réussir. Cela donne à penser que, même si un saint moral peut se délecter d'un bon épisode de *Father Knows Best*, il sera en revanche bien incapable de rire de bon cœur devant un film des Marx Brothers ou de savourer une pièce de George Bernard Shaw.

Pour différentes raisons, il sera difficile pour un saint moral de se passionner pour quelque chose comme la cuisine gastronomique. Car il me semble qu'aucun argument plausible ne puisse jamais justifier l'utilisation des ressources humaines impliquées dans la production d'un *pâté de canard en croûte** face à d'autres buts caritatifs alternatifs où ces ressources auraient pu être employées. S'il existe une justification pour l'institution de la *haute cuisine**, c'en est une qui repose sur la décision de ne pas justifier toutes les activités face à des alternatives moralement bénéfiques et c'est une décision qu'un saint moral ne prendra jamais. Vraisemblablement, un intérêt pour la haute couture ou le design d'intérieur subira le même sort, comme le sera très vraisemblablement, la pratique des beaux-arts.

Un saint moral doit être très, très gentil. Il est important qu'il ne soit pas agressif. L'ennui c'est que, par voie de conséquence, il devra être obtus, fade et sans humour.

Cette inquiétude est confirmée lorsque nous nous demandons quelles sortes de personnalités prises et épurées, tant dans la vie que dans la fiction, forment les types de nos idéaux. On peut espérer qu'elles soient des figures moralement bonnes - et j'entends par là davantage que le simple "pas moralement mauvaise" - mais on peut espérer qu'elles ne soient pas seulement que moralement bonnes, mais qu'elles soient aussi talentueuses, accomplies ou attrayantes en dehors des voies de la morale. Nous

pouvons avoir pour idéal de devenir des athlètes, des savants, des artistes – ou plus frivole, des cow-boys, détectives privés, ou rock stars. Nous pouvons rechercher la grâce de Katharine Hepburn, ou le flegme de Paul Newman, nous sommes attirés par la nature hautement passionnée de Natasha Rostov, nous admirons la clairvoyance aiguë de Lambert Strether. Bien qu'il n'y ait certainement rien d'immoral dans les traits et personnages idéaux que j'ai en tête, ils ne peuvent pas être superposés à l'idéal d'un saint moral, parce que bien que ce soit un élément constitutif de la plupart de ces idéaux que ces personnages soient capables d'incarner, non pas juste de façon moyenne mais à la perfection, des normes morales il est aussi essentiel, pour leur puissance et leur attractivité, que leur force morale aille, pour ainsi dire, de pair avec des traits dominants de la personnalité et s'ancre dans des projets spécifiques, des projets qui soient admirables indépendamment de la morale.

Quand on jette un œil sur ces vies qui sont explicitement dominées par des engagements moraux, par ailleurs, on se trouve soulagé à la découverte des particularités ou des excentricités qui ne sont pas tout à fait conformes à l'image de la perfection morale. On préfère la brutale, maladroite et opiniâtre Betsy Trotwood à la patiente et constante Agnes Copperfield, on préfère l'espièglerie et le sens de l'ironie dans le Père Brown de Chesterton à l'innocence et à l'amour universel, sans discernement, de Saint François.

Il semble que, lorsque nous examinons nos idéaux envers des personnes qui parviennent à des formes personnelles d'excellence non-morales en conjonction avec (ou nuancées par) une teneur morale élevée, nous nous appliquons dans nos parangons de l'excellence morale à rechercher des personnes morales dont les réalisations se produisent en conjonction avec (ou nuancées par) des intérêts ou des traits qui ont une teneur morale basse. En d'autres termes, il semblerait donc qu'il y ait une limite à la dose de morale que nous sommes en mesure de supporter.

On pourrait croire que l'essence du problème est simplement qu'il y a une limite à la quantité d'une seule valeur, ou de tout autre type unique de valeur, passée laquelle nous ne pouvons plus la supporter. Ce à quoi nous nous opposons n'est donc pas spécifique à une vie dans laquelle le souci dominant est la morale, mais elle s'appliquerait à toute vie qui, de la même manière, peut intégralement être définie par une préoccupation absolument dominante. L'objection dans ce cas serait de réduire le problème à la reconnaissance qu'une telle vie est incompatible avec le développement harmonieux des aptitudes. Si telle était l'objection, on pourrait répondre que, relativement, le développement harmonieux des aptitudes n'est pas plus une vertu suprême, que la totalité des vertus morales incarnées par l'idéal qu'elle sert à critiquer. Mais je pense que ce serait mal identifier l'objection. Parce que la manière dont les préoccupations morales peuvent dominer une vie, ou, plus précisément, la manière dont elles peuvent dominer un idéal de vie, ne peut être décrite en ayant recours à l'analogie avec la force qu'exerce sur un individu son aspiration à devenir un nageur olympique ou un pianiste.

Une personne qui est passionnément attachée à l'une de ces préoccupations pourrait décider que son attachement est suffisamment fort pour mériter d'y sacrifier sa capacité à poursuivre le reste, important, de ce que la vie pourrait offrir mais qui ne serait pas exigé par la dévotion propre à sa passion dominante. Mais le désir d'être

aussi moralement bon que possible n'est pas susceptible de prendre la forme d'un désir parmi d'autres qui, en raison de sa force psychologique particulière, requiert que l'on renonce à l'exercice d'autres désirs distincts, plus faibles et moins exigeants. Au contraire, le désir d'être aussi moralement bon que possible est de nature à être non pas un désir plus fort, mais plus élevé, qui ne se contente pas de rivaliser avec succès avec les autres désirs, mais qui, plutôt, les subsume voire les fait régresser. Le sacrifice des autres centres d'intérêts pour les intérêts moraux aura alors l'aspect, non d'un choix, mais d'un impératif.

En outre, il y a quelque chose de bizarre dans l'idée même de morale, ou de bonté morale, agissant comme objet d'une passion dominante en ceci qu'une vision plus concrète et spécifique d'un but (même d'un but moral concret) pourrait être imaginée afin de remplir la même fonction. La morale elle-même ne semble pas être un objet qui puisse convenir comme objet de passion. Ainsi, quand on songe, par exemple, que le Saint Aimant renonce facilement à son Week-End de pêche ou donne volontiers sa stéréo ou son dessert glacé en signe d'allégeance à la morale, on est en droit d'être surpris de voir, non pas à quel point il aime la morale, mais à quel point il n'accorde que si peu d'importance à toutes ces autres choses. On pense que s'il peut les donner si facilement, il ne sait pas ce que c'est que d'aimer vraiment. Il apparaît, en d'autres termes, qu'il existe une sorte de joie que le Saint Aimant, soit par nature soit par la pratique, est incapable de ressentir. Le Saint Rationnel, quant à lui, pourrait conserver un fort désir non moral et concret, il nie tout simplement en lui la possibilité de les suivre. Mais ce n'en est pas moins troublant. On soupçonnera le Saint Aimant d'être privé d'une pièce de la machine à percevoir, d'être aveugle à certaines des choses que le monde peut avoir à offrir. Le Saint Rationnel, lui, les voit, mais y renonce. On le soupçonne d'avoir un problème différent : peut-être une peur malade de la damnation, ou alors une forme extrême de haine de soi qui interfère avec sa capacité à jouir des plaisirs de la vie.

En d'autres termes, l'idéal d'une vie de sainteté morale ne dérange pas simplement parce qu'il est l'idéal d'une vie où la morale domine indûment. Les désirs directs et spécifiques d'une personne normale pour les objets, les activités et les événements qui entrent en conflit avec la réalisation de la perfection morale ne sont pas simplement sacrifiés, mais occultés, supprimés ou subsumés. La manière dont la morale, contrairement à d'autres objectifs possibles, est apte à dominer est particulièrement inquiétante, car elle semble exiger l'absence ou la négation de l'existence d'une instance identifiable, d'un moi personnel.

Cette caractéristique distinctive troublante n'est pas, je crois, tout à fait spécifique à l'idéal du saint moral dans ma façon d'employer ce terme. Elle est partagée par la conception de l'esthète pur, par une certaine sorte d'idéal religieux, et, un peu paradoxalement, par le modèle de l'égoïste parfait qui ne pense toujours qu'à lui. Ce n'est pas une coïncidence si les concepts utilisés pour appréhender le monde du saint moral et de l'égoïste, où ces idéaux sont les plus parfaitement incarnés, sont parfois eux-mêmes décrits sous le terme de "moralité". En tout cas, ils sont en concurrence avec ce que l'on entend habituellement par "morale". Ce n'est pas non plus une coïncidence si ces idéaux sont tout naturellement décrits comme fanatiques. Mais il est facile de voir que ces autres types de perfection ne peuvent pas servir d'idéaux personnels satisfaisants, car la réalisation de ces idéaux serait directement

immorale. Certains pourraient être surpris d'apprendre qu'il puisse exister une chose telle que des fanatiques moraux.

Certains objecteront même que je suis injuste avec la "moralité du sens commun" - qu'il n'est pas vraiment besoin d'être un saint moral pour être une sainte nitouche écœurante ou un ascète obsessionnel. Certes, il n'existe aucune contradiction logique entre présenter n'importe laquelle de ces caractéristiques que je viens d'énumérer et être un saint moral. Il n'est pas moralement répréhensible de constater les défauts et les insuffisances des autres ou de reconnaître et d'apprécier les compétences et talents non-moraux. Il n'est pas immoral non plus d'être un fervent adepte de la culture celtique ou d'avoir une passion pour le caviar ou d'être un excellent violoncelliste. Avec assez d'imagination, on peut toujours fabriquer une histoire et des circonstances fictives qui s'adapteraient à l'histoire d'un saint moral parfait.

Si l'on s'est orienté relativement tard dans sa vie sur le chemin de la sainteté morale, on peut avoir développé certains types d'intérêts qui pourront être ensuite tournés vers des buts moraux. Il peut arriver qu'une bonne partie de golf soit juste ce qu'il faut pour garantir un gros don pour Oxfam. Peut-être que le développement d'un talent artistique exceptionnel va se révéler être un moyen d'apporter une contribution majeure à la société. En outre, on pourrait tomber sur des joies et des talents dans l'exercice même de la moralité. Si, parce que des enfants cherchent un neuvième joueur au base-ball, celui qui offre généreusement d'aider peut se révéler un très bon lanceur, ou encore, si, en prenant part à une campagne contre l'énergie nucléaire, on se trouve dans l'obligation d'accepter l'invitation à déjeuner d'un lobbyiste au restaurant Le Lion d'Or*, il n'y a aucun gain moral à s'interdire la satisfaction de ces activités. Le saint moral peut alors, par un heureux hasard, se retrouver avec des vertus non morales sur lesquelles il peut moralement capitaliser ou qui exercent des pressions psychologiques auxquelles il ne peut se soustraire. L'essentiel restant que, pour un saint moral, l'existence de ces intérêts et de ces talents ne peuvent recevoir, au mieux, que le statut d'heureux hasards - ils ne peuvent pas être encouragés pour eux-mêmes comme des aspects distincts, indépendants de la réalisation du bien humain.

Il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas parce qu'il existe une tension entre la possession de ces qualités et le fait d'être un saint moral qu'il s'ensuit qu'il est immoral de disposer des dites qualités. Car rien dans la moralité du bon sens ne nous oblige à être un saint moral. Pourtant si ça toquait quelqu'un de devenir un saint moral, il ou elle n'aurait nul besoin d'encourager ce type de qualités et, sur la base de nos valeurs de bon sens, cela pèse comme une bonne raison de ne pas vouloir devenir un saint moral.

On pourrait encore se demander de quel genre de raison il s'agit et quels genres de conclusions nous pouvons réellement en tirer. Car le fait que les modèles des saints moraux ne soient pas séduisants ne signifie pas nécessairement qu'ils constituent pour autant des idéaux inadaptés. Peut-être qu'ils ne sont pas séduisants parce qu'ils nous mettent mal à l'aise, soulignant nos propres faiblesses, vices et défauts. Si tel est le cas, la faute ne réside pas dans le caractère des saints, mais dans celui de notre moi par trop éloigné de la sainteté.

Certes, quelques-unes des raisons qui expliquent la désaffection que nous éprouvons pour le modèle de la sainteté morale ont à voir avec une réticence à nous critiquer et une réticence à nous engager dans cette tentative que nous faisons pour abandonner les activités et les intérêts dont nous jouissons de bon cœur. Ces considérations pourraient fournir une excuse pour le fait que nous ne soyons pas des saints de la morale, mais elles ne fournissent pas une base pour critiquer la sainteté en tant qu'idéal possible. Étant donné que ces considérations s'appuient sur un appel à l'égoïsme, sur le côté hédoniste de notre nature, les utiliser comme fondement pour critiquer l'idéal du saint moral reviendrait au mieux à éluder la question et, au pire, à glorifier certains de nos traits qui devraient être condamnés.

Le fait que le saint moral soit dépourvu des qualités que nous avons et que, en effet, nous sommes fiers de posséder, ne constitue pas, en soi, une raison pour condamner l'idéal du saint moral. Le fait que certaines de ces qualités soient de bonnes qualités, cependant, et que ce sont des qualités que nous devrions apprécier, donne des raisons de dissuader de suivre cet idéal et d'en présenter d'autres à sa place. En d'autres termes, certaines des qualités qui font nécessairement défaut au saint moral sont des vertus, mais des vertus non-morales, chez les non-saints qui les possèdent. Les exploits de Groucho Marx, Reggie Jackson, et du chef cuisinier du Lutèce sont des réalisations impressionnantes et il n'est pas seulement permis, mais absolument requis de les reconnaître comme telles. En général, l'admiration et la recherche de la réalisation d'une grande variété de formes personnelles d'excellence sont des traits de caractère qu'il est utile et souhaitable que les gens aient. En plaidant pour le développement de ces variétés d'excellence, nous plaidons pour des raisons non morales d'agir et en pensant qu'il est bon pour une personne de tendre de toutes ses forces vers un idéal qui donne un rôle substantiel à des intérêts et des valeurs qui correspondent à ces vertus, nous avons implicitement reconnu le caractère positif des idéaux incompatibles avec ceux du saint moral. Enfin, si nous pensons qu'il est aussi bon, voire meilleur, pour quelqu'un de tendre vers l'un de ces idéaux que de viser et d'atteindre l'idéal de la sainteté morale, nous exprimons la conviction qu'il est bon de ne pas être un saint moral.

SAINTS MORAUX ET THÉORIES MORALES

J'ai essayé jusqu'à présent de dresser un portrait - ou plutôt, deux portraits - de ce qu'un saint moral pourrait être, en m'appuyant sur ce que je considère être les attitudes et croyances concernant la morale qui prévalent dans la pensée du sens commun contemporain. En suivant mon hypothèse selon laquelle la moralité du sens commun génère des conceptions du saint moral qui sont peu attrayantes voire inacceptables, la porte est ouverte pour que quelqu'un affirme : "tant pis pour la moralité du sens commun." Après tout, il est souvent affirmé que l'objectif de la philosophie morale est de corriger et d'améliorer la moralité du sens commun et je n'ai encore prêté aucune attention à la question de savoir quelles conceptions de la sainteté morale, s'il en existe, sont générées par les principales théories morales de notre temps.

Une lecture rapide et superficielle des écrits utilitaristes et kantien fournira respectivement les figures du Saint Aimant et du Saint Rationnel. La préférence de

l'utilitariste, compte tenu du poids qu'il confère au bonheur, ira sûrement au Saint Aimant plutôt qu'au Rationnel, puisque le Saint Aimant sera lui-même une personne plus heureuse que le Saint Rationnel. Un kantien, compte tenu du poids qu'il confère à la raison, trouvera au moins autant d'occasions d'éloges à la première qu'à la deuxième figure. Pourtant, les deux modèles, extraits comme ils le sont du sens commun, font appel à un mélange complexe des intuitions utilitaristes et kantienne. Un examen plus attentif de ces théories morales amène à se demander si ces deux modèles de sainteté morale seraient vraiment recommandés par quelqu'un qui se reconnaîtrait dans les doctrines explicites de l'un de ces points de vue.

Certes, l'utilitariste ne nie aucunement la valeur de la réalisation de soi. Il ne dénigre en rien le développement des intérêts, les talents, et d'autres caractéristiques personnellement attrayantes dont j'ai accusé le saint moral d'être privé. En effet, puisqu'il se trouve que ces caractéristiques améliorent tout à la fois le bonheur des individus qui les possèdent et de ceux avec qui ils s'associent, l'aptitude à promouvoir ces caractéristiques à la fois en soi et pour les autres aura un poids considérable et positif dans les calculs utilitaristes.

Cela implique que l'utilitariste ne soutiendrait pas la sainteté morale en tant qu'idéal universel. Un monde où tout le monde, ou même un grand nombre de personnes, parvient à la sainteté morale - même un monde où ils s'efforceraient d'y parvenir - contiendra probablement moins de bonheur qu'un monde au sein duquel les gens ont réalisé une grande diversité d'idéaux intégrant une variété de valeurs personnelles et perfectionnistes. Des considérations plus pragmatiques suggèrent également que, si l'utilitariste veut influencer davantage de personnes pour produire plus de bien, alors il ferait mieux de les encourager à poursuivre le bonheur - à produire des objectifs qui soient plus attrayants et davantage à la portée d'une personne normale.

Ces considérations laissent, cependant, en suspens la question de savoir à quel type d'idéal l'utilitariste convaincu devrait aspirer pour lui-même. L'utilitarisme exige de lui qu'il souhaite atteindre le plus grand bonheur général, et ceci semble l'engager dans l'idéal du saint moral.

On pourrait être tenté d'utiliser ces remarques mentionnées plus haut comme fondement de l'argument selon lequel un utilitariste devrait faire le choix de renoncer à l'utilitarisme. Si, comme je l'ai dit, un saint moral est une personne à la fois moins heureuse pour lui-même et pour ceux qui l'entourent comparée à de nombreux autres idéaux possibles, peut-être pourrait-on créer plus de bonheur total en essayant de ne pas s'efforcer à tout prix de travailler pour le bonheur total. Mais cet argument n'est tout simplement pas convaincant à la lumière des circonstances empiriques de notre monde. Le gain en termes de bonheur qui en découlerait pour soi-même et ses voisins par une vie plus accomplie, plus riche que celle du saint moral serait pathétiquement faible en comparaison de l'augmentation que l'on pourrait obtenir de bonheur général en se consacrant explicitement au soin des malades, des opprimés, des affamés et des sans-abris. Bien sûr, il peut y avoir des limites psychologiques à l'intensité qu'une personne peut consacrer à de telles choses sans devenir fou. Mais les limites individuelles de l'utilitariste ne seraient pas pour autant une caractéristique positive de ses idéaux personnels.

Le manque d'attrait du saint moral, alors, ne doit pas convaincre rationnellement l'utilitariste d'abandonner son utilitarisme. Cela peut, en revanche le convaincre, de faire des efforts pour ne pas arborer de manière ostentatoire ses saintes aspirations morales. Si ce n'est pas trop difficile, l'utilitariste essaiera de ne pas mettre mal à l'aise ceux qui l'entourent. Il ne veut pas paraître "plus saint que vous", il ne voudra pas affecter négativement la capacité des autres à se divertir. Dans la pratique, cela pourrait faire d'un utilitariste accompli un compagnon moins nauséabond que le saint moral que j'ai précédemment décrit. Mais dans la mesure où ce type de raisonnement donne une personnalité publique plus supportable, le prix à payer consiste à le doter d'une personnalité qui doit être considérée comme hypocrite et condescendante si l'on prend en compte ses pensées intimes et ses attitudes.

Pourtant, les critiques que j'ai soulevées contre les saints de la morale du sens commun devraient faire une différence pour la conception utilitariste d'un idéal qui n'exige pas de lui qu'il renonce à ses principes utilitaristes, ni qu'il feigne un intérêt qu'il ne possède pas ou un jugement qu'il ne prononce pas. Il se peut bien qu'une répartition limitée et scrupuleusement pilotée de l'énergie et du temps consacrés à des intérêts ou des talents non-moraux, ferait d'une personne donnée un bien meilleur contributeur au bien public que s'il s'interdisait d'y avoir accès. La jouissance de ces activités ne compromet en rien son attachement aux principes utilitaristes aussi longtemps que la participation à ces activités est conditionnée par une volonté de les abandonner dès lors qu'il est reconnu que ces derniers cessent d'être dans l'intérêt général.

Cela contribuera quelque peu à atténuer l'image du Saint Aimant par rapport à la compréhension à laquelle inviterait une certaine lecture de l'utilitarisme. Mais je ne pense pas que ça puisse aller plus loin. Car les limitations en termes de temps et d'énergie devront être assez sévères et la nécessité de se surveiller limitera non seulement l'ampleur mais aussi la qualité de l'attachement à ces intérêts et ces traits. Ce ne seront que des passions faibles et un peu étranges auxquelles on ne peut en conscience rester que très conditionnellement attaché. En outre, la manière dont l'utilitariste peut jouir des aspects "extra-scolaires" de sa vie n'est tout simplement pas la manière dont ces aspects sont appréciés dans la mesure où ils figurent dans nos idéaux moins saints.

Le problème n'est pas exactement que l'utilitariste valorise ces aspects de sa vie seulement comme un moyen en vue d'une fin, parce que le plaisir que lui et d'autres tirent de ces aspects n'est pas un moyen en vue du bonheur général, mais une partie intégrante de ce bonheur. Néanmoins, il apprécie ces choses seulement et uniquement dans la mesure où ces choses participent du bonheur général. Il les valorise, pour ainsi dire, sous la dénomination de "contribution au bonheur général". Ceci est à comparer avec les diverses façons dont ces aspects de la vie peuvent être évalués par les non-utilitaristes. Une personne peut aimer la littérature en raison de l'éclairage sur la nature humaine que donne la littérature. Un autre pourrait aimer la culture des roses, car les roses sont des choses d'une grande beauté et d'une grande délicatesse. Il peut être vrai que les caractéristiques de ces activités respectives expliquent aussi pourquoi ces activités sont productrices de bonheur. Mais, pour un non utilitariste, cela peut ne pas entrer en ligne de compte. Car si l'on évalue ces

activités d'une manière plus directe, untel peut ne pas être disposé à les échanger contre quelque chose d'autre qui produirait une même, voire une plus grande, quantité de bonheur. De ce point de vue, ce n'est pas du bonheur qu'elles génèrent que ces activités tirent leur valeur. C'est parce qu'elles sont appréciables de façons plus immédiate et spécifique qu'elles engendrent du bonheur.

Pour faire mienne une expression de Bernard Williams, la manière utilitariste d'évaluer les aspects de sa vie qui ne relèvent pas explicitement de la morale le conduisent à avoir juste "cette pensée de trop"¹. Ce qui pousse les utilitaristes à avoir, par période du moins, "cette pensée de trop" ne révèle pas seulement une faiblesse mais une approche bien superficielle des différents aspects de la question. Ainsi, les idéaux vers lesquels un utilitariste pourrait accepter de tendre resteraient trop près du modèle du saint moral du sens-commun pour échapper aux critiques de ce modèle que j'ai déjà suggérées. Quant à savoir si un kantien serait également engagé dans une série d'idéaux possibles aussi restrictifs et peu attractifs, c'est une question un peu plus difficile.

Le kantien croit qu'être moralement méritant consiste à toujours agir à partir de maximes que l'on pourrait ériger en loi universelle, et à le faire non pas pour assouvir une pulsion pathologique, mais par vénération pour la loi morale en tant que telle. Ou, pour reprendre une formulation différente de l'impératif catégorique, le kantien estime que l'action morale consiste à toujours traiter d'autres personnes comme une fin et jamais seulement comme un moyen. Vraisemblablement, et selon Kant lui-même, le kantien s'engage à respecter un certain degré de bienveillance et les règles du fair-play. Mais nous ne souhaitons sûrement pas que chaque personne devienne un saint moral et traiter les autres en tant que fins en soi requiert à peine de s'évertuer à protéger et promouvoir leurs intérêts. Ainsi, selon une des interprétations possibles de la doctrine kantienne, la perfection morale serait obtenue simplement par une obéissance infaillible à un ensemble limité de contraintes périphériques. Selon cette interprétation, la théorie kantienne ne fournit tout bonnement pas de conception idéale de la personne qui soit un tant soit peu consistante, comparable à celle des saints moraux que j'ai décrite jusqu'à présent.

D'un autre côté, Kant dit explicitement que nous avons un devoir de bienveillance, un devoir non seulement de permettre aux autres de poursuivre leurs fins, mais aussi d'assumer leurs fins comme si c'étaient les nôtres. En outre, nous avons des devoirs positifs envers nous-même, le devoir d'accroître notre degré de perfection tant naturelle que morale. La proportion dans laquelle ces devoirs peuvent dominer une vie ne connaît pas de limite. Si l'on considère qu'une action accomplie en ayant ces devoirs à l'esprit et en conformité avec (et motivés par) la pensée de ces devoirs peut être qualifiée de vertueuse, il est naturel de supposer que plus on effectue de telles actions, plus on est vertueux. En outre, de la vertu en général, Kant dit qu'"elle est un idéal qui est inaccessible pour le moment alors que notre devoir est sans cesse de se rapprocher d'elle"². Selon cette interprétation, donc, le saint moral

¹"Persons, Character and Morality", in Amelie Rorty, ed., *The Identities of Persons* (Berkeley : Univ. of California Press, 1976), p. 214.

² E. Kant, *Métaphysique des mœurs, II, La doctrine de la vertu*, trad. A. Renaut, Paris, Flammarion, 1994, pp. 210 - 373.

kantien, comme les autres saints moraux que j'ai examinés, est mu par la motivation d'être moral.

Selon l'interprétation que l'on en fera et l'importance que l'on accordera au rôle des devoirs imparfaits au sein du système kantien, on sera porté à préférer telle ou telle des deux interprétations évoquées ci-dessus. Plutôt que d'opérer ce choix dès maintenant je préfère déjà les examiner rapidement tour à tour.

Suivant la seconde interprétation de Kant, le saint moral kantien rencontre, sans surprise, un grand nombre des mêmes objections que j'ai élevées à l'encontre d'autres versions de la sainteté morale. Bien que le saint kantien puisse se distinguer de la sainteté utilitariste quant aux actions qu'il est tenu d'effectuer et qu'il est tenu de s'abstenir d'accomplir, je pense que l'éventail des activités acceptables pour le saint kantien restera désagréablement restrictives. En outre, la manière dont le saint kantien doit réfléchir et justifier les activités qu'il exerce et les traits de caractère qu'il va développer, nous frappent, comme pour le saint utilitariste, comme contenant la "pensée de trop". Comme l'utilitariste ne peut valoriser ses activités et ses traits de caractère que dans la mesure où ils recourent la description des "contributions au bonheur général", le kantien doit valoriser ses activités et ses traits de caractère que dans la mesure où ils sont les manifestations du respect de la loi morale. Si le développement de nos facultés pour atteindre l'excellence physique, intellectuelle ou artistique, ou l'activité orientée en vue du bonheur des autres est d'une quelconque valeur morale, elles doivent résulter d'un respect de la dignité que les membres de notre espèce ont d'être doués d'une raison pure pratique. Il s'agit d'une bonne et noble motivation, pour sûr. Mais il s'agit difficilement de ce que l'on peut s'attendre à rencontrer principalement derrière les aspirations d'une personne qui cherche à danser aussi bien que Fred Astaire, peindre aussi bien que Picasso, ou à résoudre certains problèmes non-résolus dans l'algèbre abstraite, et ce n'est pas vraiment non plus ce que l'on pense trouver comme trait dominant sous-tendant l'action d'un père envers son fils ou d'un amant envers sa bien-aimée.

Puisque le problème de base avec chacun des modèles de sainteté morale que nous venons d'examiner, c'est qu'ils sont dominés par une seule valeur, toute-puissante, sous laquelle toutes les autres valeurs possibles doivent être subsumées, il pourrait sembler que l'interprétation alternative de Kant, comme fournissant un ensemble rigoureux, mais fini, d'obligations et de contraintes, puisse fournir une morale plus acceptable. Selon cette interprétation de Kant, on est aussi moralement bon que possible tant que l'on oriente une partie limitée de son énergie vers l'altruisme et à l'entretien de sa santé physique et spirituelle et que l'on s'attache à des intérêts et des valeurs que l'on possède et qui puisent leurs fondements de manière indépendante. Bien sûr, s'il nous semble que l'exigence d'une théorie morale acceptable se caractérise avant tout par la parfaite obéissance à ses lois et par un dévouement maximal pour ses intérêts et ses préoccupations, en un mot qu'elle soit quelque chose vers quoi nous cherchons à tendre de tout cœur pour nous-mêmes et que l'on souhaite pour notre entourage, alors ça jouera en faveur de cette variété du kantisme que ses commandements puissent être respectés sans que toute la personnalité de l'agent moral parfait ait à s'y engouffrer.

Même cette compréhension plus limitée de la morale, si sa connexion avec le point de vue de Kant est à prendre au sérieux, n'est pas susceptible de donner un blanc-seing aux idéaux tournés vers les considérations non-morales que je défends. Parce que Kant est explicite sur ce qu'il appelle "devoir d'apathie et de maîtrise de soi" – le devoir de veiller à ce que nos passions ne soient jamais assez puissantes pour interférer avec la délibération pratique posée, ou que ces passions soient trop profondes et capables de nous faire perdre le contrôle de la partie rationnelle et désintéressée de nous-mêmes. L'attelage des passions ne peut être conduit qu'avec les rênes serrés et tendus afin de tenir nos engagements envers des causes et des individus spécifiques, ce qui diminuera sans doute notre valeur dans ces choses, leur assignant alors du même coup une place nécessairement atténuée.

Une objection plus intéressante de cette marque de kantisme, cependant, surgit quand nous prenons en considération ce qu'implique le fait de placer la borne supérieure sur la dignité morale qui paraissait pourtant plaider en faveur de cette conception de la morale. Parce que placer une telle limite sur sa capacité à être moral revient effectivement à nier, non pas uniquement la nécessité morale, mais la bonté morale d'une dévotion à la bienveillance et au maintien de la justice qui franchit un certain point nécessaire. C'est nier la possibilité d'aller moralement au-dessus et dépasser les exigences d'un ensemble restreint de devoirs. Malgré ma conception qui estime qu'un investissement total dans la sainteté morale n'est pas un idéal particulièrement sain ni souhaitable, il semble pervers d'insister sur le fait que, si des saints moraux venaient à exister, ils ne seraient pas, à leur manière, des figures remarquablement nobles et admirables. Malgré ma conviction qu'il est tout aussi rationnel et aussi bon pour une personne de prendre Katharine Hepburn ou Jane Austen comme modèle, plutôt que Mère Teresa, nier que Mère Teresa est une meilleure personne moralement parlant serait absurde.

Je peux envisager deux façons de considérer la morale comme pouvant accepter une limite supérieure. Premièrement, nous pouvons penser que l'altruisme et l'impartialité sont bien des enjeux moraux positifs, mais qu'ils ne sont moraux que dans la mesure où la poursuite active de ces intérêts reste à l'intérieur de certaines limites déterminées. Deuxièmement, on peut penser que ces intérêts positifs ne sont d'ailleurs liés à la moralité que par accident, et que l'essence de la morale se situe ailleurs, dans, disons, un contrat social implicite ou dans notre rationalité propre reconnue dans toute sa dignité. Selon la première de ces deux conceptions de la morale, il y a une ligne de partage selon la dose d'altruisme ou l'intensité du dévouement à la justice et à l'équité qui est susceptible de mériter un éloge moral. Mais, tracer cette ligne avant celle qui met l'altruiste en question dans une posture bien pire que celles auxquelles il s'expose de son propre chef, semble par trop artificiel et gratuit. Selon la seconde de ces conceptions, ces intérêts (pour positifs qu'ils soient) ne sont en rien liés de manière essentielle à la moralité. Mais alors il nous devient impossible de considérer une expression de bonne volonté plus affectueuse ou généreuse envers les autres comme une extension naturelle et raisonnable de la morale, et nous encourageons une approche froide et par trop tournée vers soi pour élaborer et évaluer nos motivations et nos préoccupations.

Une théorie morale qui ne contient pas les germes d'un investissement total dans l'idéal de la sainteté morale semble ainsi imposer des fausses limites, non-

naturelles, à notre possibilité de faire le bien moral et à notre potentiel pour mériter l'approbation morale. Pourtant, l'idée maîtresse des arguments de cet article conduit à la conclusion que, lorsque de tels idéaux sont présents, ce ne sont pas des idéaux pour lesquels il serait particulièrement raisonnable, ni même sain ou souhaitable de voir un humain aspirer. Ces affirmations ont, à tout prendre, l'apparence d'un dilemme qui n'admet pas de solution évidente. Dans un instant, je démontrerai que, malgré les apparences, ces allégations ne doivent pas être interprétées comme constituant un dilemme. Mais, avant cela, je souhaiterais décrire brièvement une autre voie que pourraient être tentés d'emprunter ceux qui ont été convaincus par mes remarques ci-dessus.

Si l'on interprète les remarques qui viennent d'être faites comme étant une critique implicite des vues les plus populaires aujourd'hui quant à ce que doit être le contenu de la morale, le moins que nous puissions faire serait de réviser nos propres vues sur le contenu de la morale. Plus précisément, mes remarques pourraient être utilisées pour soutenir une approche de la philosophie morale qui serait plus aristotélicienne, ou même plus nietzschéenne. Un tel changement d'approche consiste à élargir de manière substantielle ou même à remplacer nos intuitions contemporaines sur les traits de caractère qui déterminent vices et vertus et quels enjeux constituent des intérêts moraux. Si, par exemple, nous considérons que les aspirations personnelles, ou la créativité, ou le sens du style, sont des caractéristiques qui contribuent à élaborer la personnalité morale, alors nous pouvons créer des idéaux moraux qui sont incompatibles avec que l'idéal kantien et utilitariste que j'ai discuté plus haut - et sans doute plus attractifs qu'eux. Sur la base d'une telle modification de notre conception de la morale, les types auxquels je me suis intéressée ci-dessus peuvent, loin d'être considérés comme des saints moraux, être vus comme moralement inférieurs à d'autres modèles d'individus plus attrayants et plus intéressants.

Cette approche semble peu susceptible d'aboutir, ne serait-ce que parce qu'il est douteux qu'un seul, ou même un nombre assez restreint d'idéaux personnels substantiels puissent saisir l'éventail complet des possibilités de réalisation du potentiel humain ou d'accomplir le bien humain, possibilités qui méritent d'être encouragées et louées. Même si nous pouvions fournir une caractérisation suffisamment large de l'éventail des moyens dont disposent les êtres humains pour vivre de manière positive, cependant, je pense qu'il y a de bonnes raisons pour ne pas vouloir intégrer une caractérisation plus centrale dans le cadre de la morale elle-même. Car, en affirmant que l'activité ou le trait de caractère est moralement bon, on prétend qu'il existe un certain type de raison pour développer ce trait ou s'adonner à cette activité. Pourtant, sous-tendant notre critique des conceptions plus traditionnelles de la sainteté morale, il semble y avoir une reconnaissance du fait que parmi les traits extrêmement précieux et les activités que la vie humaine pourrait positivement embrasser ils en existent pour lesquels nous espérons que, si une personne les adopte, elle ne le fasse pas au nom de la morale. En d'autres termes, peu importe le degré de flexibilité que nous accordons au guide de conduite que nous choisissons d'appeler "morale", peu importe la richesse de la vie qui résulte de l'obéissance parfaite à ce guide, nous avons des raisons d'espérer que la personne n'orientera pas totalement ses choix de vie selon les considérations abstraites et impersonnelles que cette vie serait moralement bonne.

Une fois qu'il est admis que la morale elle-même ne devrait pas servir de guide complet pour notre conduite, d'autant que nous pouvons apercevoir des raisons de conserver les vagues intuitions contemporaines quant à ce que la classification des vertus morales et non morales, des intérêts et apparentés devraient être. C'est-à-dire qu'il me semble y avoir des différences importantes entre les aspects de la vie d'une personne qui sont actuellement considérés comme des objets convenables pour l'analyse morale et les aspects qui pourraient être inclus dans la conception modifiée de la morale qui nous occupe, différences que la dernière approche aurait à tort tendance à brouiller ou à négliger. L'évaluation morale est désormais concentrée principalement sur les caractéristiques de la vie d'une personne sur lesquelles ladite personne a le contrôle. Elle est essentiellement limitée à des aspects de sa vie qui sont susceptibles d'avoir des conséquences considérables sur les autres personnes. Ces restrictions semblent être ce qu'elles devraient être. Même si des personnes responsables peuvent parvenir à un accord sur ce qui constitue le bon goût ou un sain degré de réalisation de soi, par exemple, ce serait dangereux d'insister pour que tout le monde tente de réaliser ces choses ou de blâmer quelqu'un qui omettrait ou refuserait de s'y conformer.

Si nous ne pouvons réagir au côté peu attractif que présentent les idéaux moraux que nous offrent les théories contemporaines, soit en proposant des théories alternatives aux idéaux plus digestes soit en interprétant les dites théories de manière à les empêcher de fournir quelque idéal que ce soit, alors comment sommes-nous donc supposés réagir ? Tout simplement, je pense, en admettant que les idéaux moraux ne sont pas, et ne doivent pas, constituer les meilleurs idéaux personnels. Plus tôt j'ai signalé l'une des conséquences qu'entraîne l'attitude qui consiste à prendre pour preuve de la qualité d'une théorie morale le fait que la parfaite soumission à ses lois et la dévotion maximale à ses enjeux soit quelque chose vers quoi nous souhaitons tendre de toute notre âme et que nous puissions souhaiter retrouver chez nos contemporains. Pousser encore plus loin l'exploitation des conséquences, devrait, je pense, nous rendre plus suspicieux à l'égard du test lui-même plutôt qu'envers les théories qui y auraient échoué. Compte tenu des conditions empiriques du monde où nous sommes, il ressort comme une vérité d'ordre éthique que nous disposons d'un potentiel illimité de bonté morale et d'occasions infinies de mettre en oeuvre des enjeux moraux. Ce n'est pas incompatible, ceci dit, avec le fait, "pas-si-éthique-que-ça", que nous avons des raisons bonnes et motivantes, pas toutes si égoïstes d'ailleurs, de faire le choix de ne pas nous consacrer exclusivement à réaliser ce potentiel ou à saisir ces opportunités.

Ainsi, dans un sens, au moins, je ne critique à proprement parler ni le kantisme ni l'utilitarisme. Dans la mesure où le point de vue que je présente porte directement sur de récents travaux en philosophie morale, il porte donc de ce fait, sur ces critiques des dites théories qui, dans un esprit qui n'est pas sans rappeler celui de la majeure partie du présent document, soulignent que les positions de l'utilitariste parfait seraient viciées en ce sens-ci ou celles du kantien parfait seraient viciées en ce sens-là³. L'hypothèse qui sous-tend ces affirmations, implicitement ou explicitement,

³ Voir par exemple Williams, *op. cit.*, et J. J. C. Smart et Bernard Williams, *Utilitarisme : le pour et le contre*, Trad H. Poltier, Genève, Labor et Fides, Coll. le champ du savoir, 1997. (New York, Cambridge,

est que la mise au jour de ces failles nous montre que quelque chose ne va pas avec l'utilitarisme, quand on l'oppose au kantisme, et que quelque chose ne va pas avec le kantisme, quand on l'oppose à l'utilitarisme, ou que quelque chose cloche avec les deux théories si on les oppose à une troisième alternative difficile à désigner. Les positions prises dans de cet article suggèrent, cependant, que cette hypothèse ne jouit pas de toutes les garanties. Les défauts d'un maître parfait d'une théorie morale ne reflètent pas nécessairement des failles dans le contenu intra-moral de la théorie elle-même.

LES SAINTS MORAUX ET LA PHILOSOPHIE MORALE

En soulignant les traits regrettables et l'absence nécessaire de certaines caractéristiques souhaitables dans le saint moral, je n'ai pas voulu condamner le saint moral ou la personne qui aspire à le devenir. Mais j'ai plutôt voulu insister sur le fait que l'idéal de sainteté morale ne doit pas être brandi comme une norme selon laquelle tout autre idéal devrait être jugé ou justifié, et qu'il ne convient pas d'être dans une posture défensive quand nous reconnaissons que nos vies ne sont pas aussi morales qu'elles pourraient l'être ne devrait pas être une posture défensive⁴. C'est faire fausse route que d'insister sur le fait que nous avons le droit de vivre une vie dans laquelle les buts, les relations, les activités et les intérêts que l'on poursuit ne soient pas d'une moralité maximale. Parce que nos vies ne sont pas aussi intégralement soumises aux exigences au point que nous devrions demander la permission, et les justifications non morales pour les objectifs que nous nous sommes fixés ne sont pas tellement des excuses, mais ce sont plutôt de bonnes raisons bien rationnelles qui n'existent pas en dépit d'autres qui pourraient menacer de l'emporter sur elles. En d'autres termes, une personne pourrait être parfaitement accomplie sans être parfaitement morale.

Reconnaître ceci demande une perspective que la philosophie morale contemporaine a généralement ignorée. Cette perspective permet des jugements qui ne procèdent ni de la morale ni de l'égoïsme. Comme les jugements moraux, les jugements sur ce qui ce serait bon pour une personne qu'elle soit sont élaborés à partir d'un point de vue extérieur aux limites fixées par les valeurs, intérêts et désirs que la personne pourrait réellement avoir. De surcroît, comme les jugements moraux, ces jugements se réclament d'une sorte d'objectivité ou d'un enracinement dans une perspective à laquelle tout être rationnel et clairvoyant peut adopter. Contrairement aux jugements moraux, cependant, le bien dont ces jugements traitent n'est pas le bien de n'importe qui ou de n'importe quel groupe autre que l'individu lui-même.

Néanmoins, il serait tout aussi trompeur de dire que ces évaluations portées sont dans l'intérêt de l'individu lui-même. Parce que ces jugements ne sont pas concernés par le genre de vie qu'une personne pourrait avoir intérêt à adopter, mais portent sur les types d'intérêts qu'il serait bon qu'une personne possède et il n'est pas

1973) Voir aussi : Michael Stocker. " The Shizophrenia of Modern Ethical Theories" *Journal of Philosophy*. LXIII.I 4 (Août 12. 1976) : 453-466.

⁴ George Orwell faisait une remarque similaire dans "Reflexions sur Gandhi", in *A Collection of Essays* by George Orwell (New York...), p. 176 : " la sainteté est... une chose que les êtres humains doivent éviter... Il est trop facilement admis que ... l'homme ordinaire la rejette parce qu'elle est trop difficile, en d'autres termes, que l'être humain moyen est un saint raté. Il est fort peu probable qu'il en soit ainsi. Beaucoup de personne de souhaitent pas du tout devenir saint et il est probable que ceux qui parviennent ou aspirent à la sainteté n'ont jamais vraiment eu la tentation d'être des êtres humains."

forcément dans l'intérêt d'une personne d'acquiescer et d'entretenir des intérêts objectivement bons. En effet, le modèle du Saint Aimant, dont les centres d'intérêts coïncident avec ceux de la moralité, est le modèle d'une personne pour qui les exigences de l'intérêt personnel rationnel et les exigences de la morale coïncident. Pourtant, j'ai insisté sur le fait que nous avons de bonnes raisons de ne pas aspirer à cet idéal et que certains d'entre nous auraient des raisons de se morfondre si nos enfants y aspiraient et y parvenaient.

Le point de vue moral, peut-on dire, est le point de vue que l'on adopte dans la mesure où l'on prend acte du fait que l'on est juste une personne parmi d'autres tout aussi réelles et dignes d'accéder aux bonnes choses de la vie comme étant un fait qui a des conséquences pratiques, un fait dont la reconnaissance exige d'être exprimée à la fois par nos actions et par le biais de nos délibérations pratiques. Les théories morales qui s'affrontent offrent des réponses alternatives à la question de la meilleure, ou du moins de la plus correcte, façon d'exprimer ce fait. Ce faisant, ils offrent d'autres moyens d'évaluer et de comparer les diverses actions, les états de choses, et tout ce qui est bon et mauvais pour des agents s'exprimant d'autres points de vue, non moraux. Mais il semble que d'autres interprétations du point de vue moral n'épuisent pas les moyens par lesquels notre personnalité, nos actions et ce qu'elles impliquent, peuvent être globalement et objectivement évaluées. Appelons "point de vue de la perfection individuelle" ce point de vue d'où l'on considère quelle type de vie est une vie bonne et quels types de personnes il serait bon pour nous et pour les autres d'être.

Puisque les deux points de vue considérés fournissent un moyen d'évaluer en détail la vie d'une personne, chaque point de vue tient compte de et, en un sens, subsume l'autre. Du point de vue moral, la perfection d'une vie individuelle aura une certaine valeur, bien que limitée - car chaque individu reste seulement, après tout, une personne parmi d'autres. Du point de vue perfectionniste, la valeur morale de la relation d'un individu à son monde aura également une valeur, bien que limitée, car, comme je l'ai affirmé, la bonté éprise de perfection d'une vie individuelle ne varie pas en proportion avec le degré à laquelle elle incarne la bonté morale.

Il pourrait se faire que les deux points de vue ne convergent pas, tout en étant des points de vue que nous sommes toujours obligés d'assumer et d'exprimer dans nos actions. Néanmoins, cela nous donne des raisons qui sont indépendantes des raisons morales de vouloir développer nos personnalités pour nous-mêmes et les autres - et de vivre notre vie d'une certaine manière. Lorsque nous assumons ce point de vue et demandons à quel point il serait bon pour un individu d'agir du point de vue moral, nous ne trouvons pas de réponse évidente⁵.

Les considérations de cet article suggèrent, en tout cas, que la réponse n'est

⁵ Un point de vue similaire, qui a grandement influencé le mien, est exprimé par Thomas Nagel in "La fragmentation de la valeur", in *Questions mortelles*, PUF, 1983. (New York: Cambridge, 1979), pp. 128-141. Nagel se concentre sur les difficultés qui émergent de la disparité des points de vues quand les individus ou les sociétés sont amenés à prendre des décisions "pratiques" spécifiques et bien identifiables. En se concentrant sur la manière dont ces points de vue figurent dans le développement d'idéaux personnels, les questions qui m'occupent sont surtout tapies à l'arrière-plan de n'importe quelle vie individuelle.

pas "autant que faire se peut". Ceci a des implications tant pour la poursuite du développement des théories morales et pour le développement des vues méta-morales que pour notre conception de la philosophie morale en général. Du point de vue moral, nous avons des raisons de vouloir que les gens vivent une vie qui apparaisse comme bonne vue depuis l'extérieur de ce point de vue. Si, comme je l'ai expliqué, cela signifie que nous avons raison de vouloir que les gens vivent une vie qui ne soit pas moralement parfaite, alors toute théorie morale plausible doit faire usage d'une certaine conception du surrogatoire⁶.

Si les philosophes moraux veulent s'attaquer aux fondements de la question et déterminer comment les gens devraient vivre, ils doivent néanmoins faire plus qu'adapter la teneur de leurs théories morales en ne faisant que ménager une place à l'affirmation de valeurs non morales. Ils doivent examiner de manière explicite la portée et la nature de ces valeurs non-morales, et, à la lumière de cet examen, ils doivent se demander comment l'acceptation d'une théorie morale doit être comprise et appliquée. Car cet article ne se préoccupe pas tant d'une opposition avec le contenu de telle ou telle morale courante, il s'agit ici plutôt de questionner l'axiome méta-moral dans lequel baigne toute discussion à propos de la notion de théorie morale. Plus précisément, ils remettent en question l'hypothèse selon laquelle il est toujours meilleur d'être moralement meilleur.

Le rôle que joue la morale dans le développement de notre personnalité et la forme de nos délibérations pratiques ne doit être ni celui d'un médium universel dans les termes duquel toutes les autres valeurs doivent être traduites ni celui d'un filtre omniprésent au crible duquel toutes les autres valeurs doivent être passées. Cela ne veut pas dire que la valeur morale ne doit pas être importante, et même le plus important des types de valeurs que nous faisons participer à l'évaluation et l'amélioration de nous-mêmes et de notre monde. C'est-à-dire que nos valeurs ne peuvent pas être pleinement comprises sur le modèle d'un système hiérarchique dont la morale serait le sommet.

Le tempérament philosophique inclinera naturellement, parvenu à ce point, à se demander : "Qu'est-ce qui est au sommet, ou, s'il n'y a pas de ligne directrice, comment allons-nous décider quand et à quel degré être moral ?" En d'autres termes, il existe une tentation de rechercher une théorie méta-morale – qui ne soit pas, dans le sens standard, méta-éthique, et qui nous donnera les principes, ou, au moins, des directives informelles sur la base desquelles nous pouvons développer et évaluer des idéaux personnels généraux. Peut-être une théorie qui distingue entre les différents

⁶ La variété des formes qu'une conception du surrogatoire peut adopter, cependant, n'a généralement pas été remarqué. Les théories morales qui font usage de cette notion ordinairement le font en identifiant un ensemble spécifique de principes comme des exigences morales universelles et complète cette liste avec un nouvel ensemble d'impératifs qui sont moralement très valorisés, mais qui n'exigent pas d'être suivi par l'agent. (voir, par exemple, Charles Fried, *Right and Wrong* Cambridge, Mass. Harvard, 1979). Mais il est possible que la capacité à vivre une vie moralement irréprochable puisse ne pas être si facile ou aussi définitivement garantie comme le suggère ce type de théorie. Le fait qu'il existe des situations au sein desquelles l'agent est moralement requis de faire quelque chose et d'autres situations dans lesquelles il serait bien, mais non requis d'agir, n'implique pas qu'il y ait des principes spécifiques tels que, dans n'importe quelle situation, un agent soit requis pour agir en accord avec ces principes (ou d'autres principes spécifiques) tels que, dans n'importe quelle situation, il pourrait être bien, mais non requis pour un agent d'agir en accord avec ces principes.

rôles qu'une personne est appelée à jouer dans la vie - comme professionnel, comme citoyen, comme ami, et ainsi de suite - pourrait nous donner quelques règles qui nous offrent, à défaut d'autre chose, un meilleur cadre pour réfléchir et débattre de ces questions. Je suis pessimiste, cependant, sur les chances qu'une telle théorie puisse fournir des résultats substantiels satisfaisants. Car je ne vois pas comment une théorie méta-morale pourrait être construite sans être soumise à des considérations parallèles à celles qui semblent limiter, intrinsèquement, la pertinence des théories morales vues comme des guides globaux ultimes pour l'action.

Cela suggère que, aussi bien dans notre réflexion philosophique que dans nos vies, nous soyons rendu à un certain point, prêt à soulever des questions normatives à partir d'une perspective qui se situe en dehors de la volonté de tel ou tel système bien ordonné des valeurs. Il faut admettre que, ce faisant, nous courons le risque de trouver des réponses normatives qui s'écartent des réponses données par ce que l'on accepte comme théorie morale. Ceci, c'est ainsi que je le comprends, est le grain de vérité dans l'argument de la "question ouverte" de G.E Moore. A l'arrière-plan de cet article, donc, est tapi un engagement pour ce qui me semble être une forme saine de l'intuitionnisme. C'est une forme d'intuitionnisme qui n'est pas destinée à prendre la place de théories morales plus rigoureuses, développées en système - au contraire, l'intention est de mettre ces théories morales rigoureuses et systématiques à leur juste place.

Susan Wolf